

# Les soleils des indépendances

de

Ahmadou Kourouma

Le jury canadien du prix de la revue *Etudes françaises* couronne des écrivains d'expression française appartenant à des univers culturels autres que celui de la France. *Les Soleils des Indépendances*, dont l'auteur est originaire de la Côte-d'Ivoire, fut la première oeuvre à mériter cet honneur, en février 1968.

Ce roman est, en effet, une création authentique. Il faut parler d'envoûtement (le mot est bien *en situation*) pour caractériser l'effet qu'il a sur le lecteur. Au prix d'un important dépaysement, consenti de bon gré dès les premières pages du volume, on pénètre dans un Nouveau Monde où rites, symboles, magie, incantation ont perdu cette résonance *littéraire*, plus ou moins factice, qu'ils prennent facilement dans les écrits des peuples dits civilisés; en Afrique occidentale, ils font corps avec la vie quotidienne. Manquerait-il à nos littératures raffinées un certain sens du mystère ou du sacré pour que les oeuvres échappent aux *procédés* de style et atteignent naturellement à la stature de la vraie profonde littérature? Ou peut-être avons-nous désappris la vie intensément vécue au rythme des éléments et de ce qu'un de nos essayistes canadiens, Ernest Gagnon, appelle nos « facultés noires »? Le livre d'Ahmadou Kourouma prend, en ce sens, une valeur exemplaire et tonifiante. Peu importe que l'auteur ait vécu à Paris et à Lyon, son oeuvre prouve abondamment qu'il est resté profondément enraciné dans sa Côte-d'Ivoire natale. Il évoque et recrée spontanément le monde de son enfance, et, par la seule grâce de sa prise directe sur la vie, les éléments, le sacré, par la magie d'une parole enthousiaste et saine, il atteint du premier coup à la grande littérature, à celle qui, forçant les cadres trop étroits de l'anecdote et du roman, se hausse jusqu'à l'épopée.

Et pourtant l'auteur ne ménage pas son lecteur: il n'a pas tenté d'écrire un roman à l'américaine ou à l'européenne, ingénieusement relevé d'une pointe d'exotisme à la portée de tous. Il nous plonge d'emblée

dans son monde étranger et étrange par ses moeurs, sa religion, ses rites quotidiens, et jusqu'en pleine forêt malinké, sans ménagements pour notre ignorance (et notre terreur) d'une faune et d'une flore dangereusement grouillantes. Et il nous a sans difficulté, magicien ou mieux « marabout » du verbe. Vous croyez que ses personnages nous ressemblent bien peu avec leurs pagnes et leurs boubous? Lisez: vous n'oublierez pas de sitôt Fama, Salimata, Mariam, la capitale et le petit village de Togobala.

Fama Doumbouya est le dernier descendant des princes Doumbouya du Horodougou mais, depuis l'avènement de l'indépendance ou depuis « les soleils des indépendances », c'est un prince déchu qui mène une vie de prolétaire dans la capitale en compagnie de sa femme, la touchante Salimata. La composition du roman est très simple. Au début, Fama occupe le premier plan; mais bientôt Salimata prend la vedette, et assez longuement; puis on revient à Fama, redevenu le personnage que l'on accompagnera jusqu'à sa mort. Non seulement le prince a-t-il été frappé par le malheur mais un mauvais génie s'attache également aux pas de Salimata la stérile dont le désir de connaître la maternité s'exprime en des pages très émouvantes. La puissance singulière de ce livre vient sans doute de ce que, à la vie quotidienne la plus simple, se surimpose constamment le monde religieux d'Allah, des génies, des marabouts, des féticheurs. Le rythme des jours est commandé par la prière rituelle. On veille à interpréter les signes célestes et à conjurer les mauvais sorts par les sacrifices appropriés. Allah et les cultes antiques survivent aux soleils des indépendances; les dieux sont plus forts que les hommes du « parti unique ». L'action mystérieuse des génies, mise en question par le progrès et le nouveau régime, n'en continue pas moins d'influencer le cours des vies humaines. Ainsi la dernière partie du roman montre Fama accomplissant contre toute attente la volonté d'Allah: *Il était écrit* que le dernier prince de la lignée des Doumbouya mourrait dans son village natal de Togobala.

Ce pays de jungles luxuriantes, de griots criards et d'effrayants marabouts prend forme et couleur grâce à un langage renouvelé, un langage de naissance du monde, aussi richement pittoresque que la forêt vierge; vigoureux et incantatoire comme les palabres des sorciers et des chefs africains; jouant d'une gamme de tons variés depuis la jovialité, l'humour, la tendresse, jusqu'à l'horreur. Une étonnante vitalité anime sans cesse le langage comme les personnages de cette oeuvre où les passions exigent toujours quelque expression corporelle.

« Quand Matali a bondi dans le cercle de danse, sol, tam-tam et chant, tout a frémi au rythme de ses seins et reins, et ses fesses ondulantes et chantantes de cent ceintures de perles résonnantes. Comme un bubale elle a sauté et atterri aux pieds du commandant Tomassini qui sifflota d'admiration. « Jolie ! » (. 95)

L'érotisme s'y étale franchement, cru et naïf, nullement sophistiqué.

Pour nous, bien au chaud dans nos cadres artificiels mais regrettant parfois que les corps ne soient pas au diapason des puissances élémentaires de la nature, que voilà une bonne transfusion de globules rouges!

Robert Vigneault

## Kahmandou

de

Louise Beaugrand-Champagne

Le dessein de l'écriture est souvent celui de la libération et de la connaissance. Rassemblés massivement ou en toute confusion dans la mémoire, lointains ou rapprochés, les souvenirs s'ordonnent, s'enlignent et, en fin de compte, forment un tout cohérent. Avec pertinence, dans *Le degré zéro de l'écriture*, Roland Barthes évoque cette fonction de la littérature.

Il semble que Louise Beaugrand-Champagne ait entrepris de rédiger, en le désignant de « capprocio », une espèce du petit livre de mémoires et que, délibérément, elle ait cherché à tirer le meilleur profit qu'il fût possible de son talent de poète.

Le petit ouvrage qu'elle présente suit la courbe du cycle le plus parfait, le premier personnage évoqué, se préannant Benedict, étant celui auquel elle revient au terme de son périple. Entre temps, comme en-

fermé en une enclave où l'on peut juger d'eux en toute tranquillité d'âme, les visages masculins qui ont envahi, une existence encore jeune, et sur leurs traits distincts, le doux rappel d'aventures sans suite compromettante.

En un rythme qui m'a paru savamment ponctué défilent personnages, noms de villes et d'endroits; passent les pensées d'amour, les jugements et, comme il se doit, les sentences. Car le personnage principal d'un recueil comme celui-ci étant l'auteur lui-même, il y a une certaine complaisance à s'éloigner pour mieux juger des autres et, peut-être, pour mieux s'aimer soi-même. Pour autant que l'on soit pourvu d'une mémoire minutieuse, de sensibilité, d'imagination et d'esprit, l'aventure devient fascinante.

Louise Beaugrand-Champagne connaît son talent et, surtout, elle sait en exploiter les ressources. Son livre marque le serin équilibre du travail cérébral et de la spontanéité. Mises à exécution simultanément, ces deux qualités contribuent à la composition d'un ouvrage plaisant.

En soi, le mouvement me paraît être l'élément le mieux réussi de *Kahmandou*: on a l'impression d'une femme en perpétuelle mouvance d'un continent à l'autre, d'une ville à l'autre; une femme qui serait partout en transit et qui, du même coup, aurait cette sensibilité lui permettant de voir rapidement toutes choses, de comprendre, de retenir, de conserver les impressions, d'être partout à la fois, tellement sont restées vives les images recueillies en cours de route. Les images de New York surtout, multiples, rapides comme la ville elle-même, et partout dans ce petit livre, des hymnes au soleil; rayon qui caresse, communique vie, relief et signification à toutes choses, sorte de reflet du personnage lui-même.

Bien adapté au thème du souvenir, le style est fait de phrases hachées, brèves, d'heureux retours aux expressions capables de faire s'incruster les souvenirs les plus palpitants d'une existence mouvementée. Cependant que l'auteur n'est pas toujours fidèle à cette écriture, elle recourt avec bonheur au présent des temps verbaux, à l'interpellation, puis au tutoiement: l'effet escompté est ainsi atteint.

André Renaud